nt la volonté de garder des arbres en défrichant, mais peu prennent pour cela les bons moyens. Les beaux arbres de 50, de 80 pieds de haut que le bûcheron réserve au milieu d'une forêt vierge, mourront infailliblement lorsqu'ils seront isolés. Ils résistaient à la fureur du vent, parce qu'ils formaient avec les autres arbres une phalange serrée; seuls ils risqueront bien d'être renversés. Et, s'ils résistent au vent, ils ne pourront supporter le fâle; pour en être convaincu il ne faut que connaître les éléments de la physiologie végétale. On a remarqué cet effet du fâle en Europe, même dans les bois de haute futaie soumis à une coupe périodique, sur les baliveaux que la loi ordonne de réserver, dont on voit souvent la tête dépérir et sécher. Tout le monde peut remarquer le même effet ici sur les arbres, même jeunes, qu'on prend au milieu d'une futaie ou d'un taillis pour les transporter en plein vent. On sait que ceux qui poussent le mieux, toutes choses égales, ailleurs, sont ceux qu'on prend sur la lisière d'un bois, près d'une clairière ou dans quelque autre lieu exposé aux intempéries de l'air. Les arbres que vous trouvez sur une terre anciennement défrichée ne sont pas pour l'ordinaire ceux qui ont été laissés à descendre, mais ce sont des arbres qui, jeunes encore, sont échappés comme par hasard à l'incendie et à la destruction des bestiaux.

Voici le moyen que je suggère aux défricheurs pour se procurer un bocage et des lisières de bois sur le chemin ou ailleurs. Après que la forêt vierge a disparu sous les coups de la hache et que vous n'avez plus à craindre les ravages de l'incendie, entourez d'une clôture les lieux où vous voulez voir s'élever des arbres, de façon que les bestiaux n'y puissent entrer. Bientôt il y croîtra spontanément du bois de toute sorte. Vous élargirez l'éclaircie en réservant les meilleures espèces, et en peu d'années vous aurez un joli bocage et des lisières de bois. Un cultivateur employé ce moyen pour former une lisière de quelques pieds de large, des deux côtés d'un chemin, sur une terre de deux ou

trois arpens de front. Ces arbres, qui sont d'une bien plus belle venue qu'ils eussent été plantés, ont aujourd'hui de trente à cinquante pieds de haut. On ne peut les voir sans regretter vivement qu'un semblable procédé n'ait pas été adopté sur toutes les grandes routes de notre pays.

Pour se payer de ses longs et pénibles travaux, il est naturel que le défricheur cherche d'abord à tirer de la terre tout le profit possible. Pour cela, quand le fonds le permet, il sème du blé. C'est très bien, s'il ne sème cette céréale qu'une ou deux années de suite, mais malheureusement il n'en est pas toujours ainsi. Souvent il sème le même champ en blé pendant tant d'années consécutives qu'il le laisse dans un tel état d'épuisement qu'il faut ensuite de longues années et bien des frais pour le rappeler à sa fertilité première. Le cultivateur devrait adopter de suite pour son champ nouvellement défriché un système d'assolement ou du moins ne faire succéder qu'un tubercule ou racine, (pomme de terre, navet, panais, carotte, betterave champêtre, &c.), une plante légumineuse, (pois, vesce, lentille, fêverole, trèfle, &c.) ou enfin une plante oléagineuse (lin, &c.) à une céréale (blé, orge, avoine, seigle, &c.) et jamais ne faire succéder une céréale à une autre céréale. La fertilité de son champ se maintiendra ainsi, pourvu toutefois que, de temps en temps, il lui donne quelques engrais ou amendemens, ou qu'il y fasse paître ses bestiaux.

Il est temps de terminer cet article déjà bien long, quoiqu'il reste encore beaucoup à dire sur ce sujet. Une plume plus habile que la mienne achevera peut-être ce que je n'ai fait qu'ébaucher ici.

Je signe, quoique avec répugnance, cet écrit de mon nom, tant parce que je vois que c'est assez l'usage de vos correspondans, que parce que je sais que vous désirez qu'ils en agissent ainsi. Votre obéissant serviteur,

J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.

La Salle, 6 Août 1852.

Wm Evans, Ecuyer, &c., &c., Montréal.